

Depuis quelques années, les nombreux villages Bondjos installés à la rive française, n'existent plus, et on voyage pendant plusieurs kilomètres sans voir une seule habitation. A l'emplacement des cases, sur des berges très élevées, taillées à pic dans l'argile, poussent aujourd'hui des papayers, que pillent en passant les payeurs Birakas, Banziris, Sangos et Yakomas.

Les premiers se servent de longues pagaïes en alternant leurs mouvements qui bercent agréablement le voyageur. Ce qui le berce bien moins, c'est leur chant bref, monotone, grave, langoureux, pleureur, qui traduit si bien tout ce qu'ont de caché les replis de leur âme, de mystérieux la solitude de leurs forêts, d'impénétrable le secret de leurs rapides. Un battement de tam-tam, toujours le même, rappelant la note unique et grave d'une contre-basse marquant le temps, soutient et active un peu la marche des payeurs.

Malgré soi, on est saisi d'un sentiment indéfinissable en se voyant seul, dans un frêle esquif, avec, pour toute escorte, un boy et un fusil de chasse, et pour compagnons de voyage, une demi-douzaine d'anthropophages. A quelques mètres, l'eau de l'Oubanghi dévale, rapide, bruyante, blanche d'écume par dessus les noirs récifs. Les rapides murmurent sourdement leur chant funèbre. Ça et là, accrochées aux arbustes que le courant agite toujours sans jamais les briser, des pagaïes et des pirogues cassées, veuves de leurs payeurs engloutis dans le tourbillon, rappellent au voyageur inquiet la fragilité des choses d'ici-bas...

* * *